

Debout sur la berge, les peupliers font réflexion. Ils piquent une tête dans l'étang et plongent leurs racines dans les nuées. Ils préparent sans doute à une autre manière de penser. A l'envers de tout, il y a le ciel.

Sous le parapluie à pois roses, tu bricoles en attendant l'heure d'ouverture de ton esprit. La machine à penser tourne à vide pendant qu'un rai de soleil t'envoie ses salutations. De nouveau, la pluie cliquette. Tu t'obstines à rester là.

Sur le banc face aux champs, les attractions sont multiples : vols d'oiseaux, tissages d'araignée, esclandre des tronçonneuses, chute de feuilles, intensité des presque riens.

Les minutes échappent au compte-tours, ton esprit saisit l'occasion pour se faire une beauté. Les morceaux du corps se rassemblent, les perceptions se font une. Ta tête vibre dans un espace saugrenu. Le reste ne compte plus.

Des lueurs flottent sur les biceps du soir et les chemins
sont pavoisés d'ombres inventives. L'obscurité grandit,
telle une toile où palpite l'invisible. Le soir fait de l'œil
à la poudrière des sens. Mais tu tombes de fatigue.